

JE SUIS RÉFUGIÉ POLITIQUE

Roki

raconter la vie

Je suis né en Afrique dans un village. C'est loin maintenant, mais je me rappelle que ma grand-mère m'accompagnait souvent voir des danses traditionnelles sur une place. Pendant ce temps, ma mère s'occupait d'aller au marché. À partir de 9 ans, avec elle, j'ai appris à cuisiner la pâte de semoule pour mon petit frère. Mon père, lui, faisait du commerce d'habits. On avait une bonne situation.

Jusqu'à 7 ans, j'étais un garçon calme et surtout très timide. Je crois que je n'osais pas parler avec les autres. À l'époque, mon père a pensé qu'il fallait me secouer un peu alors, pour me réveiller, il m'a accompagné à des cours de taekwondo. Au fur et à mesure des combats, j'ai changé. J'ai pris confiance en moi et j'ai enfin commencé à avoir des amis. Un jour, avec un camarade, on a croisé une bande d'enfants. Leur chef m'a provoqué. On a tracé un cercle par terre et on a fait un combat. C'est moi qui l'ai gagné. Du coup, je suis devenu le chef de cette bande d'enfants.

Une autre fois, nous sommes allés en vacances dans le pays voisin ; un mec a volé une moto ou une voiture (je ne sais plus exactement) ; il a été arrêté par les gens de la communauté et quand je suis arrivé sur place, attiré par les cris, le chef lui avait déjà coupé les oreilles. Cette scène m'a marqué. Le voleur a été entouré de pneus puis les gens ont mis de l'essence dessus. Il a été brûlé vif. On m'a dit que « c'était comme ça avec les voleurs ». Dans ma vie, j'ai vu d'autres choses horribles, mais heureusement plus jamais ça.

À 10 ans, j'ai quitté notre 2 pièces pour une maison plus grande. Mon père l'avait faite construire. J'y partageais une chambre avec mon petit frère. Une nuit, mon père et ses amis se sont rassemblés chez nous pour célébrer le jour de la mort de l'ancien président. Personne ne savait de quoi il était mort. Mais cette nuit-là, beaucoup de gens ont pensé que le pays allait changer, beaucoup ont espéré. Le lendemain, je ne suis pas allé à l'école parce qu'il y avait de nombreuses manifestations. La télé montrait que l'armée voulait mettre le fils du président au pouvoir, alors que pour beaucoup il fallait du changement. À 12 h 30, il y a eu des coups de feu. Les manifestants se faisaient disperser. Moi, j'étais dans la maison de ma grand-mère, en train

d'essayer d'écouter ce qui se passait au loin, mais je n'entendais que des cris. Soudain, mon père et son frère sont arrivés, chacun sur une moto. Mon père a réussi à se cacher mais son frère a été fusillé devant la maison. Je crois qu'il a été pris pour cible à la place de mon père. Ma grand-mère ne voulait pas que je sorte alors, quand j'ai entendu la voiture partir, j'ai regardé par-dessus le mur. J'ai vu le corps à terre et le sang autour. Ça a été un choc. Mais je n'en ai pas parlé. Encore aujourd'hui, personne ne sait que j'ai vu un cadavre ce jour-là.

Après ça, mon père a quitté la ville pour se cacher. Je pensais qu'il allait revenir et qu'on reprendrait vite une vie normale. Mais je n'ai pas eu de nouvelles de lui pendant un mois. Puis un jour ma mère m'a expliqué que ça devenait dangereux, que des enfants avaient été tués. Elle m'a dit : « Il faut qu'on parte du pays pour quelques jours, on reviendra plus tard ». Elle m'a expliqué qu'on allait rejoindre mon père dans un autre pays. Partir m'a rendu triste mais au moins mon père était vivant et c'était l'essentiel. Alors, avec beaucoup d'autres personnes, j'ai traversé la frontière par la forêt, pour me cacher. C'est de cette manière que je me suis retrouvé dans un camp de réfugiés, en pleine brousse. À l'arrivée, il n'y avait presque rien, même pas de tentes pour tout le monde ; juste les jeeps du HCR (le Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés.) Alors j'ai dormi plusieurs semaines avec une autre famille, à plus de 15 dans la tente.

Il manquait d'eau pour boire et pour manger, je me rappelle du riz servi dans une très grande bassine. J'étais dégoûté de manger sans pouvoir me laver les mains mais c'était ça ou rien. J'ai quand même dit à mon père que je voulais retourner au pays. Et c'est là qu'il m'a expliqué qu'on était recherchés par l'armée et qu'on allait rester là un moment, enfermés dans ce camp.

Je dis « enfermés » parce que rapidement des barrières ont été construites autour du camp, pour nous protéger des habitants qui n'étaient pas contents qu'il y ait un camp de réfugiés sur leurs terres. Pendant des années, les habitants ont gardé la haine des réfugiés. Jusqu'à la fermeture du camp, il y a eu beaucoup de conflits, avec des morts et des disparus. C'est dans ce camp que j'ai passé 7 ans de mon adolescence.

Là-bas, l'école avait lieu en plein air. C'est l'UNICEF qui nous fournissait tout le matériel : cahiers, règles, stylos dans un cartable UNICEF – un sac de riz vide. Au fil des mois, les conditions se sont améliorées et une bâche a été

installée pour se protéger du soleil et de la pluie. À ce moment-là, je rêvais de devenir acteur, footballeur, dessinateur ou encore inventeur. C'est pour ça que je m'intéressais surtout aux cours de maths et de physique.

Un jour, à l'école, j'ai vu un autre enfant qui fabriquait des bracelets. Mais il ne voulait pas m'apprendre à en faire. Alors j'ai fait un troc avec lui. Pendant un mois, en échange de ma part de bouillie de soja, il m'a laissé regarder comment il faisait. Comme ça ne me suffisait pas pour y arriver seul, j'ai dû aussi lui donner mon dessert pendant quelques jours pour qu'il me montre les techniques les plus difficiles qu'il utilisait. Et là enfin j'ai pu commencer à fabriquer plein de bracelets et de colliers, durant les récréations. Pendant des années, j'en ai fabriqué, en apprenant toujours de nouvelles techniques. Ça me rapportait un peu d'argent que j'utilisais pour m'acheter de la nourriture et des habits neufs.

Au bout d'une année, j'ai commencé à m'habituer à la vie de réfugié. Il faut dire qu'il y a eu des améliorations de quand il y avait seulement un repas par jour. Tous les mois, le camion du HCR apportait du maïs, des haricots ou de l'huile. Ce sont généralement les parents qui allaient retirer la nourriture, pour que les enfants ne soient pas tentés de la garder pour la revendre.

Pour manger de la viande, j'ai appris à chasser. Mes armes de chasse, étaient des filets pour attraper les rats et des lance-pierres pour tirer les lapins. On mangeait aussi des serpents parfois, mais pas n'importe lesquels. Parce que la plupart sont dangereux.

Au fil du temps, je me suis fait de nouveaux amis. Surtout des filles. Quelques années après l'ouverture du camp, beaucoup de personnes ont essayé de rentrer au pays suite à l'annonce de la réconciliation nationale par le gouvernement. Le HCR donnait de l'argent pour aider les gens à se réinstaller. Mais il paraît qu'en rentrant au pays certains ont été tués. C'est ce qui est arrivé à un ami de mon père. Du coup, mon père n'avait pas confiance et il n'a pas voulu qu'on rentre. Il a monté un petit commerce dans le camp, pour vendre du sucre, du gari de manioc ou des biscuits. Mais un jour, après quelques années, il m'a dit qu'il partait pour longtemps. Je ne savais pas où il allait mais il a dit que tout s'arrangerait ensuite. Et un mois après son départ, il m'a téléphoné et appris qu'il était en France, à l'hôtel, et qu'il allait trouver une solution.

C'est pendant cette période que j'ai commencé à faire des conneries. Je me

suis mis à voler de l'argent à ma mère pour acheter des trucs avec des copains, j'étais impliqué dans des bagarres aussi qui opposaient souvent les réfugiés aux habitants, à cause des provocations incessantes. Aujourd'hui encore, j'ai sur la jambe la trace d'une morsure qui date de mes 13 ans. Pour désinfecter la plaie un vieux m'a guéri avec de l'huile bouillante.

La nuit, il y avait toujours des réfugiés qui assuraient la sécurité du camp. Surtout pour chasser les animaux dangereux. Certains d'entre eux arrivaient à tuer les serpents volants au lance-pierres pendant leur vol. Il y avait des panthères aussi, je me rappelle. J'en ai vu une noire, une fois. Les enfants devaient rester dans les tentes toute la nuit, par mesure de sécurité. Malheureusement, une fois, une lampe à pétrole s'est renversée et a brûlé une tente entière et seul un enfant a réussi à en réchapper.

Plusieurs semaines suite à ce drame, j'ai eu du mal à dormir. Surtout que la nuit avant le drame, j'avais fait un rêve dans lequel ces 2 enfants-là se noyaient. Quand j'ai expliqué ça à mon grand-père, qui est encore en Afrique aujourd'hui, il m'a dit que j'avais le même don que quelqu'un de la famille et ça m'a fait peur. Il a ajouté qu'il ne fallait pas que je m'inquiète avec ça et que je pouvais vivre normalement ; mais si je faisais à nouveau ce genre de rêves, je devais l'appeler le plus vite possible.

À 13 ans, j'ai été malade pendant 6 mois, à cause de la fièvre typhoïde. J'ai passé 2 mois à l'hôpital où ça n'a fait qu'empirer. J'avais mal à la tête et je ne reconnaissais plus les gens qui venaient me voir. Alors mon grand-père, qui n'habitait pas avec nous au camp, m'a pris chez lui, en ville. Et il m'a soigné avec des remèdes que son père lui a appris. C'était surtout des tisanes avec des plantes.

Pour mon grand-père, c'était peut-être de la sorcellerie qui m'avait rendu malade, c'est-à-dire des gens qui m'auraient jeté un sort. Alors il m'a aussi soigné pour ça en introduisant un produit dans mon sang. J'ai encore 3 cicatrices sur chaque poignet qui me rappelle ses soins. Au bout de plusieurs mois, j'étais guéri. Alors je suis rentré au camp avec une idée en tête qui ne me quittait plus depuis que je commençais à aller mieux : j'étais amoureux d'une fille depuis longtemps mais je n'avais encore jamais osé lui dire. Cette fois, je comptais bien aller la voir, dès mon arrivée, pour lui demander de sortir avec moi. Mais ça ne s'est pas passé comme prévu. Le soir où le taxi m'a laissé, j'ai déposé mes affaires et suis parti voir cette fille.

C'est là que j'ai compris qu'elle sortait avec quelqu'un d'autre. Plus aucune chance pour moi. Ça m'a brisé. Je ne savais pas que l'amour pouvait faire si mal. J'aimerais pouvoir dire que j'ai un cœur de pierre et que je peux vivre sans amour mais ça n'est pas vrai. Pendant des mois j'ai été triste. À tel point que je suis reparti vivre chez mon grand-père en ville, pour ne pas la voir tous les jours. Depuis cette époque, j'ai toujours tendance à me protéger, à me méfier des sentiments pour ne pas revivre ça.

Mes 2 dernières années là-bas se sont donc passées en ville, chez mon grand-père. Bien qu'il ait insisté, parce que je ne sais pas bien lire ni écrire, je n'ai plus voulu aller à l'école. Il y a plein de personnes qui ont des diplômes chez nous et qui pourtant n'ont pas de travail. Je n'ai pas eu envie de finir comme eux. Autant chercher du boulot directement, même si j'avais seulement 15 ans. J'ai trouvé un patron qui m'a pris pour transporter des briques sur des chantiers de maisons en construction. J'ai fait du béton aussi, mais là-bas on le fait à la main en mélangeant avec une pelle. Et je gagnais correctement ma vie comme ça. En plus, mon grand-père me nourrissait. J'utilisais surtout l'argent gagné pour acheter des habits ou des jeux. Être à la mode m'a permis de m'intégrer en ville. Les gens ne savaient même pas que je venais du camp de réfugiés. Faut dire que j'avais appris la langue.

Au bout d'un an, ma mère, mon frère et ma sœur sont venus vivre avec nous. C'est à ce moment que j'ai commencé à avoir mal au dos et que je me suis dit que je ne pourrais pas faire maçon toute ma vie. Il fallait que j'apprenne autre chose et j'ai pensé à l'électricité. J'ai trouvé un patron. C'est mon grand-père qui a lui a donné de l'argent pour qu'il m'apprenne le métier. Avant de commencer, ce patron m'a demandé d'apporter une bouteille de vin et un canard. Avec d'autres patrons, ils se sont réunis et ont utilisé ce que j'avais apporté pour faire une bénédiction. Une manière de me donner de la chance dans le métier d'électricien.

Un matin, quelques mois plus tard, ma mère a répondu au téléphone. Elle rigolait beaucoup. J'ai cru que c'était à cause de moi, que mon patron l'avait appelé et qu'elle était au courant que je me battais presque tous les jours... Après le coup de fil, elle a mis la musique très fort. Elle n'a pas voulu me dire ce qui se passait et elle est partie toute la journée. Le soir, en revenant, elle ne disait toujours rien. Là, j'ai eu comme une intuition et j'ai senti que c'était

une histoire de papiers. Ça faisait 3 ans que mon père était parti en France et qu'on attendait d'avoir le droit de le rejoindre. Ma mère m'a juste dit : « Reste là pour garder ton frère et ta sœur, sans les taper, je dois aller acheter un billet ! » J'avais compris. On a pris l'avion 18 jours après. J'étais content d'aller retrouver mon père et de m'installer en France pour poursuivre ma formation en électricité. Mais j'étais très triste de quitter mes proches et mon grand-père. La veille du départ, j'ai passé la dernière nuit dehors à discuter, sous le lampadaire, avec mes amis. Je ne leur ai même pas dit que je partais. Depuis, je communique avec eux sur Internet. Ils aimeraient venir en France eux aussi, ou en Suisse ou en Amérique. Nous, on a eu cette chance.

L'avion a fait escale au Maroc puis nous a emmenés à Toulouse. C'était le 18 janvier 2013. À l'aéroport, les douaniers ont contrôlé toutes nos cartes de réfugiés, fournies par l'ambassade française et les bagages ont été fouillés. Dans mon sac j'avais des chaussures, des habits, de la musique et les fils avec lesquels je fabrique des bracelets.

En sortant de l'aéroport, j'ai senti un froid que je n'avais jamais senti de ma vie. Alors j'ai sorti 2 paires de chaussettes pour me faire des gants. Dans le train pour Montpellier, les gens nous regardaient bizarrement. Surtout les policiers. On n'a parlé à personne. On m'avait dit que les français étaient gentils mais j'avais à ce moment-là une impression contraire.

Mon père nous attendait à la gare de Montpellier. Il nous a emmené dans son studio du centre-ville. J'avais vraiment mal à la tête, comme si j'avais reçu un coup. Sans doute à cause du froid. Et pendant 2 mois, je n'ai plus quitté ce studio. Mon père m'avait prévenu que les jeunes, ici, pourraient me provoquer dans la rue. Et il m'avait bien dit que si ça se passait mal, je rentrerais immédiatement au pays. Ça me donnait une première raison de ne pas sortir. En plus, mes premières heures en France, entre Toulouse et Montpellier, m'avaient un peu dégoûté. Surtout le regard des gens.

J'ai finalement quitté le studio pour aller à la mission locale. Du coup, la première personne française à qui j'ai parlé fut la conseillère. Au début, elle n'a rien pu me proposer, à cause de mes papiers. Mais elle était vraiment gentille et ça m'a aidé à me sentir à l'aise. Tout s'est arrangé quand j'ai obtenu mon document de circulation. J'ai alors été orienté vers un service d'insertion où je me suis retrouvé avec d'autres jeunes, dont je me méfie, parce que je ne peux pas me permettre d'avoir des histoires, pas ici. Je suis

sûr que s'il se passe quoi que ce soit et qu'on m'accuse alors que je n'y suis pour rien, la police pensera que c'est moi. Parce que je suis noir.

Au fil du temps, j'ai osé me balader dans Montpellier. Ma situation n'a pas trop évoluée. Mon niveau en français est insuffisant pour la plupart des boulots. Et pourtant, dans ma tête, c'est comme une renaissance. Parfois, pendant des semaines, j'oublie que j'ai vécu dans un camp de réfugiés. Et je ne fais pas de cauchemar. Mais il faudrait que je puisse trouver du boulot. Et des amis. Parce que je ne connais pas grand monde pour l'instant.

Il m'arrive d'avoir peur ici aussi. Parfois, je regarde quelque chose mais d'autres images apparaissent devant mes yeux. Ça doit venir de l'intérieur de ma tête. J'ai l'impression que la guerre pourrait arriver en France aussi. Alors je ferme les yeux et j'appuie sur mes paupières pour que ça passe.

Je me sens prêt à travailler pour gagner ma vie. Il faudrait que je fasse une formation. Mais là c'est plus mon histoire, c'est mon avenir.